

Les émotions : une conception relationnelle

Anna Tcherkassof^{1*} et Nico H. Frijda²

¹Université Grenoble-Alpes, France

²Université d'Amsterdam, Pays-Bas

RÉSUMÉ

Dans la vie courante, le terme émotion désigne en premier lieu des phénomènes expérientiels qui sortent de l'ordinaire. En raison des mouvements de l'âme qui les caractérisent, Descartes a désigné ces phénomènes par le terme émotion, un mot qui à son époque signifiait émeute ou agitation. Aristote reconnaissait le même phénomène dans son emploi du mot *kinèsis*. En effet, les ressentis émotionnels sont des perceptions de l'engagement dynamique du corps dans l'interaction. Pourtant, la qualité cinesthésique des émotions a été délaissée par la plupart des théories psychologiques. Cet article présente les arguments plaçant en faveur d'un modèle perceptif de l'émotion qui défend l'idée que les émotions sont des attitudes corporelles exprimant la relation du sujet à l'objet émotionnel. Ces arguments sont basés sur les récentes avancées des sciences cognitives notamment en matière de cognition incarnée. Ce modèle perceptif décrit une séquence fonctionnelle du processus de l'émotion qui s'inscrit dans la perspective des théories multi-composantielles actuelles des émotions.

The emotions: A relational perspective

ABSTRACT

In daily life, the term *emotion* firstly point to experiential phenomena being out of the ordinary. Because of the movements of the soul which characterize them, Descartes called these phenomenon *émotion*, a word which at that time meant riot or agitation. Aristotle recognized the same phenomenon when using the word *kinèsis*. Indeed, emotional feelings are perceptions of the dynamic commitment of the body in the interaction. Yet, most psychological theories have neglected the kinesthetic quality of emotions. Arguments are presented pleading for a perceptual model of emotions. This perceptual model claims that

*Correspondance : Anna Tcherkassof, Université Pierre Mendès-France de Grenoble-Alpes, Laboratoire LIP/PC2S, Bâtiment des Sciences de l'Homme et de la Société, Domaine universitaire de St Martin d'Hères, BP 47, 38 040 GRENOBLE Cedex 9, France. E-mail : Anna.Tcherkassof@upmf-grenoble.fr

Remerciements. Les auteurs tiennent à remercier les experts anonymes pour leurs précieux commentaires qui nous ont permis d'amender le texte original.

emotions are bodily stances expressing one's relationship towards the emotional object. Arguments are based on recent cognitive sciences' advances, notably regarding embodied cognition. This perceptual model describes a functional sequence of the emotional process falling within the scope of current multicomponential theories of emotions.

L'objectif de cet article n'est pas de donner une définition qui distinguerait sans ambiguïté ce que sont des émotions de ce qui n'en sont pas. Le terme ne le permet pas. « Émotion » et autres mots semblables n'ont pas été créés avec un objectif si précis. Ils existent pour désigner des phénomènes comportementaux et expérientiels qui sortent de l'ordinaire. Le mouvement de l'esprit, parfois considérable, est caractéristique de ces phénomènes. Les Romains disaient *motus* ou *motus animi*, mouvement de l'âme. Une autre particularité tient au fait que ces mouvements de l'âme sont souvent déclenchés par des événements ou des objets qui affectent l'âme sans que la personne en question les ait recherchés. Ils ne sont pas directement soumis à la volonté ; ils s'imposent : des impulsions, des actions, des pensées, des sentiments. Le Latin les désignait par *affectio* – dont les mots français « affection » et « affectif » sont issus. Outre le mouvement de l'esprit, ces phénomènes comprennent aussi l'apparition de mouvements et de réactions corporelles – comme la respiration, les battements du cœur, les cris et les soupirs – réactions qui ne sont pas provoquées par la chaleur, l'effort physique, ou l'ingurgitation excessive d'alcool . . . Ces dernières caractéristiques ont conduit Descartes à recourir au terme *émotion*, un mot courant de la langue française de son époque signifiant « émeute » ou « agitation ». Aristote pointait la même caractéristique dans son emploi du mot *kinèsis*. Enfin, ces phénomènes « extra » ordinaires se caractérisent par la force, inhabituelle, de leurs actions et leur persévérance face aux obstacles, aux interruptions, aux protestations d'autrui voire de soi-même : l'on dit ou l'on fait des choses dont on sait au même moment qu'il ne faut pas les dire ou les faire. C'est ce qui fait penser que l'agent est poussé à faire ce qu'il fait et qu'il n'est plus maître de lui. Les actions, ou les raisons d'agir, paraissent avoir pris une préséance dans l'organisation du comportement, du ressenti et de la pensée. C'est à cela que renvoient les mots *pathè* en Grec, et *passion* dans d'autres langues : ces phénomènes suggèrent la passivité face aux affections et ont conduit certains philosophes, dont Kant au XVIII^e, à interpréter ce que nous appelons émotions comme des états de folie passagère. Autrement dit, « émotion » n'est pas une catégorie solide. Ni ne le sont, du reste, les catégories émotionnelles différenciées par les noms de colère, joie, peur, ou angoisse . . . Comme le soulignent les travaux de Wierzbicka (1999), les catégories recouvrent des significations plus ou moins différentes selon les

langues. Ainsi, *sadness* en anglais n'est pas l'exact synonyme du mot français « tristesse ».

Ce que ces phénomènes désignent, en revanche, c'est l'opération d'un ensemble de modalités psychologiques fondamentales qui déterminent et guident les interactions de tout organisme avec son entourage. La notion d'« émotion » sert à indiquer des réponses complexes ou « multi-componentielles » (Scherer, 1984), c'est-à-dire composées de plusieurs réponses, qu'elles soient physiologiques, motrices, cognitives, affectives et/ou ressenties (« syndrome multi-componentiel »). Chacune de ces réponses, suscitée par les stimuli et exigences de la situation du moment, résulte de l'interaction de ces modalités de base. Chaque émotion représente ainsi un *pattern* de réponses différent. C'est le point de vue avancé par des auteurs comme Scherer (1994), Frijda (2007) et Coan (2010). La vraie nature des émotions réside dans les modalités fondamentales et leurs interactions, plutôt que dans un nombre restreint de patrons spécifiques. Cette dernière perspective correspond à l'idée centrale de la théorie des « émotions de base » (au nombre de sept – joie, tristesse, peur, colère, surprise, dégoût, mépris) comme l'ont proposé les approches dominantes durant le vingtième siècle, les théories d'Ekman (1982), Izard (1977), Plutchik (1980) et Tomkins (1984). Pour ces dernières, chaque émotion de base est l'exemple d'un nombre restreint de patrons spécifiques innés. Pour les théories multi-componentielles, en revanche, les émotions relèvent de modalités de base qui opèrent selon une séquence fonctionnelle.

L'objectif de cet article est de proposer une conception relationnelle de l'émotion. Ainsi, dans un premier temps, les modalités de base constituant l'émotion sont exposées, suivies, dans un deuxième temps, de la séquence fonctionnelle de l'émotion. Cette séquence est présentée sous l'éclairage théorique d'un modèle perceptif des émotions rendant compte des processus qui régissent l'interaction des modalités de base. Ce modèle perceptif articule des arguments issus de la perspective écologique gibsonienne, de la psychologie de la *Gestalt* et des travaux plus récents sur la cognition incarnée. Enfin, dans un troisième et dernier temps, les manifestations de l'émotion sont convoquées en soutien de cette approche relationnelle.

1. LES MODALITÉS CONSTITUTIVES DE L'ÉMOTION

La perspective multi-componentielle stipule que l'émotion relève d'une séquence fonctionnelle impliquant l'interaction de plusieurs modalités.

Les émotions sont en premier lieu le produit conjoint de deux modalités déterminantes : l'évaluation et les « intérêts ». L'évaluation affective et cognitive d'un objet ou événement en détermine sa pertinence vis-à-vis d'un ou plusieurs intérêts du sujet. Les émotions se caractérisent également par la préséance des réponses à l'événement – modalité qui traduit leur prévalence sur les conduites en cours – et par la production d'une attitude préparatoire sous la forme d'une « disposition à l'action » qui pousse le sujet à modifier sa relation à l'objet ou l'événement. Cette modalité, enfin, favorise la sélection d'actions impulsives qui permettent l'issue visée par la disposition à l'action. Les points suivants détaillent ces modalités l'une après l'autre.

1.1. Évaluation

Les émotions sont, en quelque sorte, des « détecteurs de pertinence » (Scherer, 2005). Les théories multi-componentielles partent du principe que la pertinence d'un objet ou d'un événement est déterminée par un processus complexe d'évaluation (*appraisal*, en anglais), extrêmement rapide (de l'ordre de 100 msec ; Grandjean & Scherer, 2009) qui relève de plusieurs niveaux de traitement. Ceux-ci vont d'un niveau de traitement automatique et implicite à un niveau de traitement conceptuel conscientisé. Ainsi, ces processus d'évaluation transforment les événements rencontrés – événements bruts affectant les sens et le corps – en événements pourvus, d'une part, d'une signification pour le sujet, signification en fonction de ses intérêts (*cf.* ci-après) – et d'autre part, d'une valeur affective (événement agréable ou attrayant, désagréable ou repoussant, ou indifférent, le cas échéant).

En principe, ces processus d'évaluation se poursuivent automatiquement, et l'information qui prend part à ces processus reste le plus souvent inconsciente. Il arrive parfois qu'elle soit manifeste, comme lorsqu'elle facilite la suite du traitement d'information. C'est ce qui ressort des expérimentations utilisant l'amorçage, qui montrent l'influence de stimuli présentés trop faiblement pour être perçus consciemment (par exemple par *backward masking*) sur les pensées ou perceptions qui succèdent (Zajonc, 1984 ; Bargh, 1997).

1.2. Intérêts

L'évaluation de la pertinence d'un événement vis-à-vis des *intérêts* du sujet constitue l'aspect probablement le plus central de l'émotion (Frijda,

2007). Chaque événement peut avoir des répercussions pour la satisfaction ou l'entrave de quelque intérêt. L'évaluation de cette pertinence est automatique. Sans pertinence vis-à-vis d'un intérêt, il n'y aura pas d'émotion, c'est-à-dire qu'aucun des composants qui forment une réponse multi-componentielle ne sera activé. Ainsi, la signification de l'événement est directement liée aux intérêts. Un intérêt représente une sensibilité pour une classe d'objets, problèmes, événements, conceptions de soi-même ou du monde (cf. le modèle cybernétique de Carver & Scheier, 1990). Si un événement relève d'une telle sensibilité, il évoque de l'appétence, attire l'attention, *comme quand on entend son nom mentionné dans une conversation qui se tient à côté*. La pertinence vis-à-vis d'un (ou plusieurs) intérêt(s) est la condition *sine qua non* pour l'émergence d'une émotion. Les émotions ont donc deux conditions d'émergence : l'occurrence d'un événement et l'existence d'un intérêt vis-à-vis duquel l'événement est pertinent, c'est-à-dire dont la satisfaction ou l'entrave pourrait être affectée par l'événement.

Les intérêts sont des variables latentes, silencieuses. Ce n'est que lorsqu'un événement excite la sensibilité, faisant surgir l'émotion, que l'intérêt se dévoile. La notion d'*intérêt* inclut des sortes d'intérêts très différentes : des *besoins* comme les besoins biologiques (la faim, la soif, la chaleur corporelle) et ceux moins biologiques, comme le besoin d'appartenance à un groupe social ; des *ressorts*, des *valeurs*, comme les amitiés et les amours, etc. Dès 1938, Murray en avait dressé la liste des plus communs. Bon nombre d'intérêts se conçoivent comme des valeurs de référence, telles la faim ou température (Toates, 1986). Les origines des intérêts sont plurielles. Certains sont clairement des produits de l'évolution. D'autres proviennent des valeurs ou des orientations socioculturelles (Schwartz, 1992). Des recherches comparatives interculturelles montrent ainsi des variations considérables dans l'importance des valeurs sociales entre les différentes cultures (Schwartz & Boehnke, 2004). D'autres encore proviennent des expériences personnelles, comme celles d'attachement. Et d'autres intérêts encore ont leur source dans les aptitudes cognitives (la curiosité en est un exemple) et affectives (*la vue d'un enfant vulnérable ou des images de l'évanescence des sentiments* ; Tan & Frijda, 1999). La psychologie manque à ce jour de théories concernant la nature générale des intérêts.

Les intérêts concernent ce dont l'individu *cares about*, selon l'expression du philosophe Frankfurt (1988), c'est-à-dire ce qui « tient à cœur ». Les individus, qui en possèdent chacun une multitude, diffèrent dans leurs intérêts que ce soit en termes de variabilité qu'en termes de degré de sensibilité (Gray & McNaughton, 2000). *Certains ralentissent à chaque*

oiseau qu'ils voient, d'autres ne distinguent pas un moineau d'un étourneau. Cette multitude d'intérêts explique la variation considérable des émotions aux niveaux intra-individuel, interindividuel et interculturel. Elle explique également un autre fait essentiel des émotions, à savoir la pertinence d'un événement particulier vis-à-vis de plusieurs intérêts, qui suscite par conséquent des émotions différentes, voire contradictoires, en même temps. *La mort d'une personne chère après une longue maladie représente une cause de chagrin tout autant que du soulagement. L'euthanasie peut émouvoir à la fois comme crime et comme bienfait.* On peut se trouver en état de conflit entre deux émotions causées par un même événement.

1.3. Préséance

Comme cela a déjà été souligné en introduction, les émotions se manifestent comme des phénomènes de préséance (en anglais *control precedence*). C'est ce qui donne aux émotions d'une certaine vigueur le caractère de *passions*. À l'exception de Ribot dans son *Essai sur les passions* (1907), peu de chercheurs se sont intéressés à ces phénomènes de préséance. Les réponses déclenchées par un événement évalué comme pertinent vis-à-vis d'un intérêt prennent la priorité sur les pensées et les actions en cours. Ribot évoque au sujet des émotions leur « impétuosité irrésistible »¹. Elles interfèrent avec ce que la personne est en train de faire. *Lorsque l'alerte à incendie se déclenche, toute affaire cessante, on court dehors ou restons paralysés.* Elles persistent malgré l'éventuelle présence d'obstacles, elles font négliger les raisons de ne pas agir de la sorte (les recommandations de la Raison). *Sous l'effet de la colère on dit des choses dont on sait au même instant qu'on les regrettera.* Le degré de préséance correspond à l'intensité de l'expérience émotionnelle subjective (Frijda, 2007). La préséance traduit l'activation du système neuronal qui émet la dopamine dans le diencéphale. Ce neurotransmetteur active les états de disposition ou préparation à l'action, en opérant sur les ganglions de la base (Panksepp, 1998 ; Berridge, 2007 ; Robbins & Everitt, 2007).

La préséance est une propriété de la réponse multi-composentielle dans son entier. Elle représente l'engagement de la personne dans ce qui se passe. L'individu est engagé tout entier, avec toutes les fonctions qui soutiennent la réponse : l'attention, l'activation d'informations en mémoire, la

¹Ribot (1907/2007, p. 26). Pour Ribot, cette impétuosité est précisément la source de la confusion courante, mais illégitime selon lui, entre passion et émotion. En effet, il affirme que, malgré leur fond commun, passion et émotion sont deux formes affectives bien distinctes, « la passion [étant] une émotion prolongée et intellectualisée » (p. 7).

motivation, la prise de conscience, la mobilisation énergétique au niveau de la motricité, l'activation physiologique . . . Tous ces composants sont issus des différents aspects de l'évaluation, et par l'interaction des différents composants eux-mêmes (Scherer, 2009). Ces composants présentent une « synchronie » (Scherer, 2005) : ils s'influencent et s'accommodent, pour contribuer ensemble à l'action pour réaliser la modalité fondamentale suivante : un état appelé « disposition à l'action ».

1.4. L'attitude « préparatoire » : la disposition à l'action

Si l'événement est évalué comme étant pertinent vis-à-vis d'un intérêt, il suscite une émotion. Plus précisément, il produit une *action readiness*, c'est-à-dire une « disposition à l'action » ou « préparation à l'action ». Une telle disposition vise la mise en relation ou le changement de la relation – établir, renforcer, rompre la relation – entre le sujet et l'événement. La disposition à l'action forme le cœur de l'émotion : maintenir ou modifier la relation actuelle entre le sujet et l'événement afin de produire une situation plus favorable – ou moins défavorable – aux intérêts. De telles attitudes² comprennent aussi le déficit attitudinal, comme dans l'épuisement, ou l'attitude équivoque, observée lorsque les circonstances ne permettent aucune action propice, comme dans l'apathie agitée de l'angoisse. Les dispositions à l'action forment donc la raison d'être des émotions. Les préparations à l'action constituent les prémices d'actions portant sur la relation entre le sujet et un objet, déterminées par l'évaluation. Elles sont la liaison active de deux états : l'actuel et celui à venir. Les dispositions à l'action se comprennent comme inclinant plus que ne réalisant ; elles dirigent vers un acte et non pas nécessairement dans l'exécution de cet acte. *C'est pourquoi on peut ressentir un désir de fuir sans bouger un muscle.* Les dispositions à l'action correspondent souvent davantage à des élans (la mobilisation du corps) qu'à la réalisation d'une action réelle. *On peut éprouver un désir d'entrer en contact avec quelqu'un sans dire un mot.* Ce sont des intentions motrices (Burloud, 1938). Bien qu'inclinant plus que réalisant, les états de préparation à l'action consistent en l'établissement de réelles dispositions à agir, aboutissant, le cas échéant, à des vraies actions (ou inactions, comme dans l'apathie). Ce ne sont pas seulement des pensées

²Pour G. W. Allport (1923), une attitude est une disposition mentale/nerveuse qui prépare à une action en fonction des expériences passées et selon une direction donnée. De la malléabilité « originelle » du concept d'attitude résulte certaines ambiguïtés quant à son emploi. Cependant, il est un point commun à toutes les conceptions existantes, à savoir qu'il y a dans toute attitude un aspect central : l'aspect évaluatif. La conception développée ici renvoie à la composante *conative* de l'attitude.

ou des images mentales. Ils consistent d'abord en des activations neurales qui peuvent durer jusqu'au moment où l'action se déploie. L'existence de cette préparation a été démontrée par les expériences de Jeannerod (2006) : les réseaux neuronaux actifs lors des mouvements volontaires le sont aussi quand on s'imagine faire ces mouvements. En outre, comme cela a déjà été mentionné, la disposition à l'action activée par un événement augmente l'émission de dopamine, qui augmente la préséance. Il y a donc correspondance entre l'évaluation de la pertinence, l'attitude motrice visant à modifier ou maintenir la relation, et la forme ou la direction des mouvements qui s'ensuivent (*cf. ci-après*).

Les différentes dispositions à l'action se distinguent par la relation instaurée ou visée. La relation visée renvoie à ce que la disposition s'emploiera à réaliser par l'action. Les différents modes de disposition à l'action (*cf. Tableau 1*) permettent de représenter les attitudes dont relèvent les différentes émotions et ainsi de les décrire sans avoir recours aux noms d'émotions. La distinction de ces dispositions à l'action est utile car chacune d'elles produit une relation sujet–objet différente. Les dispositions à l'action participent de l'expérience subjective, contribuant à la rendre différente d'une émotion à l'autre. On peut faire l'hypothèse qu'un nombre restreint de dispositions à l'action constitue un arsenal d'*Ur-emotions* (Frijda & Parrott, 2011). Les *Ur-emotions* sont des universaux abstraits, identifiables à travers les cultures malgré la variabilité de leur actualisation et de leur co-occurrence avec d'autres composants du syndrome multi-composantiel que sont les émotions. Ils renvoient aux homologues existant dans les différentes cultures, rendant ainsi inutile le postulat de l'universalité *in extenso* de ces syndromes multi-composantiels. Ce ne sont pas les émotions dans leur totalité qui sont basiques et universelles mais plutôt ces *Ur-emotions*. Tous les états émotionnels humains (et ceux issus d'un arsenal probablement un peu différent dans d'autres espèces animales) consistent en l'une ou plusieurs de ces *Ur-emotions*. Les bases de cet arsenal se trouvent dans les circuits anciens du cerveau, appelés autrefois le système limbique et les ganglions de la base, associés aux neurotransmetteurs correspondants (Panksepp, 1998).

Le concept de dispositions à l'action trouve son origine dans le fait que, face à une situation qui suscite une émotion, on peut observer une variété de comportements qui paraissent servir une même finalité. Les différentes actions aboutissent, dans le meilleur des cas, au même changement de relation. En colère – c'est-à-dire en réponse à une obstruction causée par un tiers – on peut répondre par des coups de poing, par une insulte, ou en endommageant l'un de ses biens, tout autant d'actions qui nuisent à l'antagoniste et qui peuvent le motiver à mettre

Tableau 1. Dispositions à l'action et noms d'émotions

Disposition à l'action	Type de relation	Termes émotionnels
1. accepter	accepter la relation	intérêt, affection, curiosité, plaisir
2. refuser	refuser la relation	déplaisir, incompréhension mécontente
3. faire attention	obtenir de l'information	engagement, curiosité, affection
4. se désintéresser	ne pas chercher d'information	détachement, placidité, nonchalance, froideur
5. s'approcher	faciliter l'interaction	désir, amour, amitié, intérêt,
6. attachement	chercher l'interaction proche	amour, affection, tendresse
7. éviter	diminuer l'interaction	peur, aversion, dégoût, honte
8. rejeter	pousser loin de soi	aversion, dégoût, indignation
9. hostilité	modifier l'interaction non désirée	colère, irritation, méfiance, rancune
10. désirer	obtenir une issue hédonique positive	désir, appétit, chagrin, nostalgie
11. prendre soin	augmenter le bien-être d'autrui	tendresse, affection, amour, prudence
12. exubérance	obtenir une interaction gratuite	joie, plaisir, enthousiasme
13. domination	déterminer l'action d'autrui	fierté, arrogance, assurance
14. soumission	suivre les désirs d'autrui	timidité, respect, peur, admiration
15. désespoir	ne pas savoir comment agir	chagrin, désespoir, panique, angoisse

fin à son entrave. Il y a « équifinalité » des diverses actions vis-à-vis de l'issue visée. C'est précisément la différence entre un réflexe, par exemple la réaction stéréotypée du sursaut, et une émotion, dont le patron de réponses est variable en fonction des variations circonstancielles du moment³. Les modes de disposition à l'action comprennent aussi des modes de manque explicite de préparation à l'action. Il y a parfois, en effet, absence apparente de préparation à l'action, comme par exemple dans l'apathie, l'indifférence, et le désespoir ou l'impuissance (*helplessness* en anglais). L'inclination à agir existe, mais aucune action praticable pour résoudre la situation n'est accessible. Cela est manifeste dans ces situations qui provoquent l'anxiété, la panique, la paralysie – mais qui sont profondément différentes de celles induisant la peur – *ces situations de confrontation à un grand*

³C'est pourquoi l'hypothèse d'émotions primaires auxquelles correspondraient des patterns d'actions fixes ne semble guère plausible.

danger dont on ignore d'où il surgira : un bombardement, un tremblement de terre ou un tsunami. Inversement, beaucoup d'émotions impliquent plusieurs dispositions à l'action (du reste, la plupart des rapports verbaux d'émotions en mentionnent plusieurs ; Oatley & Duncan, 1992). *L'enfant s'approche d'un objet qu'il convoite, mais le fait avec réserve car il se sent observé.* Les dispositions à l'action simultanées peuvent interférer les unes avec les autres, s'inhiber, ou se renforcer. *On tend à se réfréner dans une querelle maritale parce que l'hostilité de la colère rivalise avec l'affection pour son partenaire ou avec la peur de conséquences démesurées.* En face d'une menace, la disposition à fuir est contrariée par la disposition à y faire face, voire à s'en approcher (disposition motivée par l'intérêt lié à son amour-propre, par exemple). En visant deux issues en même temps, les deux intentions se modifient, ou produisent des états conflictuels. Ceci est au cœur de la régulation émotionnelle (Frijda, 2010, 2012 ; Frijda & Mesquita, 2000), qui n'est pas un moment qui fait suite à l'émotion, mais en fait partie intégrante (Mesquita & Frijda, 2011). Soulignons que les dispositions à l'action consistent en des structures « cognitives » portant sur l'issue à atteindre, des attentes sur des actions à venir et des cibles. Ces structures cognitives pourraient être mieux spécifiées, bien qu'avec difficulté, puisque, lors de leur déroulement, elles sont inaccessibles au codage verbal (Jackendoff, 2007).

1.5. Actions impulsives

Les actions émotionnelles qu'appellent les dispositions à l'action visent une issue : l'établissement, le maintien, ou la modification d'une relation avec l'objet. Ce ne sont pourtant pas des actions délibérées. Elles ne sont pas guidées par un but, la représentation préalable d'une finalité à atteindre. Elles sont *impulsives*. Dans les distinctions opérées dans le temps entre les différents types de comportements, Wundt (1900) considérait que les actions qui relèvent des émotions ne sont ni des réflexes, ni des habitudes, ni des actions volontaires, mais des *Triebhandlungen*, ou actions motivées ; McDougall (1923) les appelait des *instincts*. Ce sont des actions impulsives, des actions qui ne sont pas précédées d'un plan ou d'un but, ni initiées par une intention préalable. Elles ne sont pas délibérées. Elles ont néanmoins une direction. Pour cela, elles n'ont pas besoin d'un but préalable parce que la recherche d'une action appropriée est déjà orientée vers l'issue. Cette dernière est déterminée par l'évaluation de l'événement. Cette issue correspond à l'issue comprise dans la disposition à l'action sélectionnée, disposition à l'action qui appelle une réponse capable d'instaurer la relation en question. *Dans la peur, en face d'une menace, on est confronté à la*

proximité d'un danger. En conséquence, on ne cherche pas une sécurité future (dont on peut bien ignorer où elle se situe). On répond à ce qui est présent dans la perception du moment : on produit une action de protection contre un danger proche. Dans le désir, on ne cherche pas tant à s'approcher de l'objet qu'à anéantir la distance qui nous sépare de l'objet et qui empêche l'interaction. Dans l'amour, on suit l'affordance présente d'intimité plutôt que de se représenter les délices futurs. Dans la colère, on trouve dans son répertoire d'actions une action qui peut neutraliser un saligaud, plutôt que de penser à préserver l'ordre social. L'action impulsive, donc, est contrôlée non pas par un but préalable, comme l'action volontaire, mais par la disposition à l'action (ou les dispositions à l'action le cas échéant) visant à faire disparaître l'objet évalué négativement, ou à obtenir l'objet désirable, ou à intensifier l'interaction avec lui. Selon la signification accordée à l'objet, la disposition à l'action correspondante est convoquée. Le seuil de déclenchement d'une action impulsive est variable. *Pour se mettre en colère, il faut parfois une frustration sévère ; mais parfois un léger contretemps suffit.* La différence dépend, entre autres, des événements et des émotions préexistantes, de l'humeur du moment, c'est-à-dire d'une activation en deçà du seuil de la disposition de réponse. Ces traits convergent vers la notion de préséance, la prédominance des actions et pensées suscitées par l'émotion sur les autres activités (Frijda, 2003).

Les actions impulsives ne sont pas des actions spéciales. Elles trouvent leur origine, pour la plupart, parmi les actions sociales et instrumentales de la vie courante. D'autres sont créées pour solutionner un problème d'interaction spécifique. La notion d'impulsivité s'applique en fait aux conditions d'apparition de l'action, appelée par la disposition à l'action, cette dernière imposant sa préséance. Hormis cette propriété de préséance, elles procèdent du même processus d'apparition que celui de toute action ou pensée non réfléchie et « intuitive » (Kahneman, 2012 ; Rietveld, 2008). La comparaison entre les résultats attendus de l'action et ceux obtenus (via le feedback de l'action) guide ce processus. Autrement dit, les actions impulsives résultent de la correspondance entre l'information cognitive et la préparation à l'action obtenue lors de l'évaluation, et l'acquisition d'information nouvelle de la perception ou la pensée quand il y a des « signaux d'erreur ». Des données montrent que ces comparaisons ont lieu dans le cortex préfrontal et le cortex moteur supplémentaire (Ridderinkhof Forstmann, Wylie, Burle, & van den Wildenberg, 2011). La compréhension du processus de traitement de l'information est aujourd'hui loin d'être complète. Toutefois, pour les théories de prédiction perceptuelle et cognitive (Friston, 2010, 2011 ; Clark, 2012), élaborées à partir des considérations théoriques de Helmholtz

(1860), toute l'information constitue un immense réseau interconnecté où les excitations se propagent. À la suite de la théorie d'inférence inconsciente de Helmholtz, ces nouvelles théories postulent que la perception est le résultat d'une « machine à faire des prédictions ». Chaque perception ou pensée engendre des prédictions concernant l'information et/ou l'action à venir, la vérification de ce qui se produit réellement, et l'émission de signaux d'erreurs quand une discordance apparaît. Les émotions suivent vraisemblablement de telles procédures de traitement d'information car rien ne permet de penser qu'il existerait des procédures qui leur seraient spécifiques.

2. SÉQUENCE FONCTIONNELLE DE L'ÉMOTION

La séquence fonctionnelle de l'émotion peut être décrite de la façon suivante : les processus d'évaluation transforment les événements rencontrés en événements pourvus, d'une part, de sens en fonction des intérêts du sujet et, d'autre part, d'une valeur affective. Les événements sont pourvus de sens en ce qu'ils requièrent un changement de relation. Les événements qui déclenchent l'émotion, entravant ou facilitant les intérêts du sujet, convoquent des actions propres à améliorer la situation. Une attitude motrice, sous la forme d'une disposition à l'action est donc générée à cette fin. La réquisition impose la préséance de l'attitude motrice. La disposition à l'action se traduit, le cas échéant en action impulsive (bien qu'elle puisse rester à l'état de seule disposition). Dans cette séquence, l'affordance (Gibson, 1979) joue un rôle capital.

2.1. L'affordance

Comme mentionné auparavant, les processus d'évaluation touchent à la signification de l'événement (Ellsworth & Scherer, 2003) : ce que l'événement peut faire au sujet, peut lui apporter, lui permettre ou non de faire ... Gibson (1979) évoque à ce sujet le concept d'affordance (*cf.* Luyat & Regia-Corte, 2009, pour un exposé des récentes formalisations). L'affordance (du verbe *to afford* : fournir, offrir la possibilité) est la faculté de l'organisme à se comporter en percevant ce que l'environnement lui offre en termes de possibilités d'actions. L'affordance initie les mouvements et leurs dispositions neuronales (comme cela a été démontré par l'*utilization behavior* de patients souffrants de certaines perturbations cérébrales, Lhermitte, 1983).

L'affordance est une propriété de la relation organisme – environnement : elle est une opportunité d'action (Stoffregen, 2003). Elle dépend donc à la fois de l'environnement et de l'organisme considéré (*par exemple, l'eau afforde la respiration pour le poisson mais pas pour l'humain ; le sol afforde la marche pour l'humain mais pas pour le poisson*). De nombreuses affordances ont été mises en évidence expérimentalement dans les domaines de l'action motrice et de la locomotion (telles que le caractère passable d'une ouverture, le caractère saisissable d'un objet, le caractère franchissable d'un fossé, etc.). Les affordances se traduisent en anglais par le suffixe *ability* ajouté au verbe d'action considéré : ex. *climbability* d'un escalier (la « grimabilité » d'un escalier). Jusqu'à présent, les études ont essentiellement porté sur les affordances « neutres » (l'escalier, l'ouverture, etc.). Or, dans la vie quotidienne, tout sujet navigue dans un environnement qui n'est pas seulement « neutre ». La relation organisme – environnement peut parfois s'avérer potentiellement nocive ou particulièrement propice (favorable) – notamment la navigation dans le monde social, celui des interactions interpersonnelles. Aussi est-il essentiel de percevoir des objets davantage que leur « grimabilité » ou leur « passabilité ». Il s'agit de percevoir comment ils constituent un obstacle ou une opportunité, une menace ou une invitation à la caresse... autrement dit, leur valeur affective. Or, précisément, les processus de traitement d'information pourvoient aussi les événements rencontrés en valeur affective. Les processus d'évaluation doublent simultanément la signification de l'événement d'une attitude hédonique à son égard. Anelli, Borghi et Nicoletti (2012) ont, de la sorte, montré expérimentalement que des objets préhensibles mais dangereux n'invitent pas à s'en saisir. À caractère saisissable équivalent, les temps de réaction sont plus lents pour des objets dangereux. Leurs résultats évoquent donc l'existence d'affordances aversives, ces dernières pouvant être considérées comme des affordances « affectives » qui se traduisent par une attitude affective d'attraction ou de répulsion vis-à-vis de l'événement. Des affordances affectives sont aussi observées par Coello, Bourgeois et Iachini (2012) en matière d'accessibilité d'objets dangereux et potentiellement menaçants. L'affordance affective, propriété relationnelle du système sujet–objet⁴, est l'opportunité d'action *envers* ou l'opportunité d'action à *l'encontre* offerte par les objets au sujet. *Une personne offensante invite à être giflée (ou toute autre forme de riposte), une personne attrayante invite à être embrassée.*

⁴Parce qu'elles surgissent des relations entre l'animal et l'environnement, les affordances sont des propriétés émergentes du système animal-environnement ; elles ne peuvent pas être identifiées au sein de l'animal ou au sein de l'environnement (Stoffregen, 2003, p. 124).

C'est au cœur de cette relation sujet–objet, qui est une relation agissante, que se situe l'émotion. Dans le système indivisible que constituent l'organisme (le sujet) et son environnement (*cf.* Gibson, 1979⁵), le sujet, en constante interaction avec son environnement, est également constamment prêt à modifier cette interaction ; il est ainsi continuellement dans un état de préparation à l'action (Frijda, 1986, 2007). L'émotion surgit quand survient un changement notable dans la relation sujet–objet (organisme–environnement). Il y a émotion quand il y a « rupture de continuité » (Rimé, 2005), *c'est-à-dire* une modification soudaine de l'interaction sujet–objet en cours, faisant passer la relation d'un état à un autre : l'interaction est rompue ou intensifiée ou réduite, etc. Autrement dit, il y a émotion quand il y a un changement de la préparation à l'action. Par conséquent, l'émotion est un processus d'extraction par l'action. Elle partage en cela le même trait que la perception. *Le conducteur, devant qui surgit un obstacle imprévu, ne médite pas le coup de frein ou le coup de volant qui empêchera la collision.* Percevoir l'obstacle comme un danger, c'est l'appréhender comme requérant une certaine réponse ou action (un coup de frein, un coup de volant), action–réponse qui constitue l'émotion. C'est la fameuse notion d'*émeute* ou d'*agitation* de Descartes (pour qui l'émotion est un mouvement physique de l'homme face au monde) et de *kinésis* d'Aristote : de fait, l'émotion ne serait pas ce qu'elle est sans son exhortation à l'action (ou exhortation à ne pas agir, comme dans l'accablement). L'émotion incite à s'approcher, ou à s'en aller, ou à s'interrompre, etc. *La compassion incite à apporter de l'aide, la honte incite à se cacher, à disparaître de la vue des autres . . .* Or, dans la perspective de la théorie de Gibson (plus récemment formalisée par Stoffregen, 2003, 2004, notamment⁶), mouvement et perception sont indissociables car la perception émerge grâce au mouvement. La perception est une saisie d'information (*information pickup*)⁷ par l'action. C'est l'action qui fournit l'information⁸, l'information étant ce que l'organisme fait émerger de l'environnement par son action et qu'il saisit (*pick up*). Pour Gibson, la perception est directe et ne passe pas par une représentation intermédiaire. La perception n'est pas un processus interne d'interprétation, c'est un

⁵Sa niche écologique, plus précisément.

⁶*cf.* aussi Turvey (1992).

⁷D'aucuns parlent d'extraction.

⁸Turvey (1996), par exemple, a montré comment l'action (ex. brandir, soupeser) rend possible la perception. Le sujet, sans recourir à la vision, est informé sur différentes propriétés (masse, longueur, forme) d'un objet qu'il tient par une de ses extrémités en le balançant activement. Dans ces expériences, ce sont bien les dynamiques complexes du mouvement, et non l'exploration haptique, qui permettent au sujet de percevoir les différentes propriétés de l'objet.

processus d'extraction par l'action. La dimension cinesthésique est donc centrale dans cette approche. C'est précisément ici que prennent place les émotions.

2.2. La cinesthésie

Emotion et action sont étroitement liées dans la mesure où l'émotion peut être considérée comme relevant de la perception cinesthésique. La perception (ou sensibilité) cinesthésique est la perception de la position du corps et des mouvements du corps⁹. Elle concerne la sensation de mouvement des différentes parties du corps. La cinesthésie, formée de deux racines grecques¹⁰, est ainsi le sens du mouvement, la forme de sensibilité qui renseigne d'une manière spécifique sur la position et les déplacements des différentes parties du corps. Traduite en termes émotionnels, la cinesthésie se comprend de la façon suivante : percevoir l'obstacle comme un danger, c'est l'appréhender comme requérant une certaine réponse – *un coup de volant par exemple*. C'est cette réponse, ou, plus précisément, sa perception cinesthésique, qui constitue l'émotion. L'expérience subjective du danger, c'est l'expérience de son corps mobilisé en vue d'une certaine réponse : une préparation à la fuite, ou à la paralysie, ou à l'attaque préventive. Autrement dit, la phénoménologie de la peur est celle de la mobilisation du corps en vue d'une préparation à la fuite ou à la paralysie, ou à l'attaque préventive. L'expérience subjective de la tendresse, c'est l'expérience de son corps mobilisé en vue d'êtreindre ou de caresser l'autre. *Dans un épisode de tendresse, nous percevons une personne comme enjoignant une caresse ou une étreinte*. Les émotions sont alors conçues comme livrant au sujet un monde chargé de valeurs, sous la forme d'objets invitant à l'action.

Par conséquent, les processus d'évaluation qui, comme on l'a vu plus haut, transforment les événements rencontrés en événements pourvus à la fois d'une signification pour le sujet – en fonction de ses intérêts – et d'une valeur affective, sont d'une nature particulière. En effet, la signification de l'objet ou de l'événement n'est pas une évaluation cognitive entendue comme un acte isolé d'appréciation intellectuelle ; c'est une forme de compréhension médiée par sa propre mobilisation corporelle. C'est ce que traduit la notion de *enactive appraisal* (Colombetti, 2007)

⁹Définition du CNRTL. Il ne faut pas la confondre avec la cœnesthésie qui est la perception des sensations corporelles, *c'est-à-dire* la perception périphérique.

¹⁰du grec *kinésis* (mouvement) et *aisthesis* (sensibilité).

ou « évaluation énaïve »¹¹. L'objet attire ou repousse. Des impulsions « poussent » le sujet envers ou à l'écart de l'objet. Le psychologue gestaltiste Köhler (1929) considère que la valeur de l'objet est tout aussi immédiatement perçue que ses qualités sensibles. Pour lui, la valeur est réquisition (*requiredness*). Ce que l'objet requiert comme réponse constitue sa valeur (ex. la valeur danger). La valeur de l'objet provient donc de la phénoménologie corporelle : comme l'affirment Deonna & Teroni (2012), la mobilisation du corps constitue l'expérience de la valeur « danger ». *Une offense requiert des actions pouvant la juguler ; un événement attrayant requiert une action d'approche et d'ouverture pour bénéficier de l'objet*. Aussi la perception est-elle autant un processus moteur qu'un processus sensoriel. Du reste, au niveau neuronal, les processus sensoriels et moteurs ont un codage commun (Colombetti & Thompson, 2005). En effet, comme l'explique Northoff (2012), les données de neuro-imagerie indiquent l'existence d'une activité neuronale procédant à un codage relationnel (convergence intéro-extéroceptive) qui, en couplant corps, cerveau et environnement, permet l'assignation de propriétés subjectives et affectives à des stimuli qui, autrement, demeurent objectifs et non affectifs. La perception est donc énaïve ; c'est un type d'action, l'action constituant la perception (Colombetti, 2007 ; Noë, 2004 ; Varela, Thompson & Rosch, 1991). Au niveau psychologique, action et perception sont constitutivement enchevêtrés. C'est ce qu'a souligné Köhler et d'autres psychologues avec lui (Rosenthal & Visetti, 1999, 2006 ; Wallon, 1949, p. 66). D'ailleurs, lorsque les mouvements moteurs de l'individu sont inhibés, on observe une interférence dans l'expérience émotionnelle et dans le traitement de l'information émotionnelle (Niedenthal, 2007). Dans cette perspective, les ressentis émotionnels sont les perceptions de ces dispositions à l'action, *c'est-à-dire* les perceptions de l'engagement dynamique du corps (sa préparation à l'action) dans l'interaction avec l'objet. Plus précisément, l'expérience phénoménologique d'une émotion est la perception cinesthésique, la perception de son corps mobilisé en vue de modifier, d'une certaine façon, la relation sujet-objet, la perception de la mobilisation du corps en vue d'une certaine action vis-à-vis de l'objet. Ainsi, cette séquence émotionnelle permet de rendre compte de l'essence de ces phénomènes appelés « émotions » : leur intentionnalité et leur expérience phénoménale. Ces deux aspects sont développés ci-dessous.

¹¹Pour Colombetti (2007), la disjonction de l'*appraisal* (conçu comme pur processus mental) du composant moteur de l'émotion est phénoménologiquement peu plausible. Elle conçoit l'expérience évaluative comme se faisant à travers l'expérience de son propre corps. Ainsi, l'évaluation d'un chaton attendrissant est constituée de l'expérience des tendances à l'action.

2.3. Intentionnalité évaluative

Les émotions sont intentionnelles, c'est-à-dire qu'elles sont toujours « à propos de quelque chose » ; elles possèdent nécessairement un objet¹². Elles sont déclenchées par un événement, une situation, une personne, un souvenir : *tel enfant a peur du noir, tel autre est fier de son tricycle*. Il s'agit, plus précisément, d'une intentionnalité évaluative (Deonna et Teroni, 2008). *Si l'enfant est fier de son tricycle, c'est qu'il a une certaine croyance à propos de son tricycle (qu'il est le plus beau des tricycles)*. Les croyances impliquées dans les émotions sont d'un certain type en ce sens qu'elles relèvent de valeurs axiologiques. Pour les philosophes (Döring, 2009 ; Goldie, 2009), ces valeurs axiologiques ne sont pas des valeurs abstraites ou des idéaux vers lesquels tend l'individu. Il s'agit d'un type particulier de propriétés que l'objet exemplifie. Ces valeurs sont conçues comme des qualités formelles (des propriétés évaluatives) de l'objet qui suscite l'émotion. Autrement dit, certains objets illustrent – ou exemplifient – certaines valeurs. *Etre jaloux d'une tierce personne c'est croire qu'elle est un rival (la tierce personne exemplifie la valeur « rivalité »), être dégoûté à la vue d'un plat d'épinards, c'est croire qu'il est immonde (le plat d'épinards exemplifie la valeur « immondice »)*. Ces valeurs sont directement liées aux intérêts de la personne ; c'est pourquoi le même malheur affectera davantage s'il frappe son enfant que s'il s'abat sur l'enfant d'un autre, bien que la valeur en jeu soit identique dans les deux cas. Chaque famille d'émotion se distingue ainsi par une valeur particulière : celle de l'offense pour la colère, celle du danger ou de la menace pour la peur, celle de la perte pour la tristesse et le chagrin, etc. Lazarus (1991) a forgé la notion de *core relational theme* pour les désigner. Pour autant, on ne peut pas réduire les émotions à des seules croyances axiologiques. En effet, comme le soulignent Deonna et Teroni (2008, p. 52), « une croyance axiologique n'est ni nécessaire, ni suffisante à une émotion ». Ils invoquent plusieurs raisons. Premièrement, la complexité cognitive d'une attribution axiologique la rend impossible chez les très jeunes enfants et chez les animaux. Les uns comme les autres ne maîtrisent pas les concepts participant de ses croyances (des concepts axiologiques tels que celui de danger, de rivalité, etc.). Pourtant, bien que dénués de tels concepts, il ne fait aucun doute qu'ils ressentent des émotions. Deuxièmement, il n'est pas rare de ressentir une émotion en l'absence de la croyance axiologique contingente (relative à cette émotion) : *on peut être persuadé qu'une araignée n'est pas dangereuse et pourtant en avoir terriblement peur ; on peut être convaincu de n'avoir*

¹²Sans pour autant qu'il y ait nécessairement conscience de l'objet.

transgressé aucun impératif moral, et être cependant rongé par la culpabilité. Troisièmement, certaines croyances laissent paradoxalement de marbre : « fumer tue » mentionne le paquet de cigarette. *Oui, le fumeur le croit volontiers. Pourtant, il n'éprouve aucune peur* (absence d'émotion en présence de la croyance axiologique). Enfin, le rapport entre l'émotion et la valeur peut être anormal, comme lorsqu'on se réjouit du malheur d'autrui (Dumouchel, 2002). Par conséquent, on ne peut pas considérer les émotions comme de « simples » jugements de valeurs, de simples phénomènes intellectuels. L'émotion, ou plus exactement la disposition à l'action, apparaît ainsi comme un principe d'extraction spontané de la valeur. Autrement dit, la nature des processus d'évaluation ne relève pas de jugements cognitifs tels qu'entendus, par exemple, par le modèle des processus composants (Grandjean & Scherer, 2009). La nature de l'évaluation est énative.

2.4. Phénoménologie

En sus de son intentionnalité, l'émotion se caractérise par sa dimension phénoménale. Une émotion est quelque chose que l'on *ressent* : *ressentir le vide absolu dans la tristesse, ressentir le besoin impérieux de disparaître sous terre dans la honte, se sentir rongé par la convoitise, se sentir excité et débordant d'énergie, paralysé et incapable de penser rationnellement* ... Les psychologues parlent à ce sujet d'expérience subjective. Dans le langage courant du reste, le terme « émotion » désigne en premier lieu cette expérience subjective (*je ressens une émotion*). La description du « contenu » de l'expérience subjective est souvent très ardue. Pour en rendre compte, le recours à la dimension corporelle est fréquent : *avoir des bouffées de chaleur, sentir sa gorge se nouer, son cœur battre à tout rompre, etc.* Ainsi, l'idée que l'émotion consistait en une perception viscérale s'est imposée à la suite de la théorie périphérique de James-Lange. Seulement, comme l'ont montré les psychologues tout au long du XX^e siècle, l'émotion ne peut pas être réduite à la seule perception des modifications physiologiques. Tout d'abord, en matière de sensations corporelles, les diverses émotions sont ressenties très différemment à travers les nombreuses cultures. En Belgique, la tristesse se caractérise par un nœud dans la gorge et des sensations gastro-intestinales (Rimé, Philippot, & Cisamolo, 1990) tandis qu'en Équateur, elle se manifeste par un douloureux mal de tête et des palpitations cardiaques (Le Breton, 1998). Les Français, réalisant qu'ils ont commis un impair, sentent leur cœur s'arrêter de battre et le rouge leur monter au front (Lelord et André, 2001) tandis que les Chewong (Malaisie) expriment leur honte par le fait que leur foie est

tout rétréci. Quant aux Samoans (Polynésie) ou aux Ifaluks (Micronésie), ces peuples ne rapportent aucune sensation corporelle lorsqu'ils décrivent une émotion donnée (Mesquita et Frijda, 1992). De plus, au-delà du fait que des différences interculturelles existent dans la façon de ressentir physiquement les émotions, les recherches psychophysiologiques sur la viscéroception ont montré que les sensations corporelles ne pouvaient pas être déterminées par des changements physiologiques réels puisqu'on n'a jamais pu établir de corrélation significative entre les sensations corporelles et des changements neurovégétatifs objectifs (par exemple, le rythme cardiaque mesuré par électrocardiogramme ; Edelman & Baker, 2002). En réalité, l'être humain est incapable de viscéroception . . . ce qui signifie que, plutôt que de correspondre à des modifications physiques sous-jacentes, les sensations corporelles sont en fait la traduction de représentations cognitives culturelles appelées schèmes psychophysiologiques (Philippot, 1997)¹³. À ceci s'ajoutant que les recherches psychophysiologiques aient été incapables d'établir des configurations physiologiques spécifiques de chaque émotion et que la théorie périphérique s'est trouvée dans l'incapacité de rendre compte de la dimension intentionnelle des émotions (c'était la principale objection des théories cognitives à son égard), l'idée selon laquelle l'émotion serait la perception de sensations internes a été abandonnée.

L'expérience subjective constitue l'un des composants majeurs de l'émotion. Cette expérience consciente de l'émotion reflète les modalités (évaluation, intérêts, présence . . .) non conscientes sous-jacentes, bien qu'elle ne le fasse qu'en partie et généralement à l'insu du sujet. En effet, la plupart de ces modalités passent inaperçues comme Bargh (1997 entre autres) l'a montré dans ses travaux. Ou encore, le sujet attribue sa réponse (par exemple une préférence) à une modalité qui en réalité n'en est pas responsable. Cette attribution erronée repose sur des préconceptions cognitives. Ainsi, dans les expériences de Nisbett & Wilson (1977) la préférence pour l'un des deux stimuli (deux linges identiques sur un présentoir) n'était pas attribuée à sa cause réelle (sa localisation sur le côté droit de l'étalage), mais était attribuée à d'autres raisons. Ces données conduisent certains auteurs à considérer l'expérience subjective

¹³De ce fait, les sensations subjectives ressenties par l'individu ne sont pas nécessairement issues d'une activation physiologique spécifique mais proviennent de ces schèmes psychophysiologiques qui déterminent l'expérience corporelle des différentes émotions. Ceci est particulièrement vrai chez les Occidentaux dont les modèles émotionnels culturels dévient une part importante des représentations qui les constituent aux symptômes physiologiques (les descriptions spontanées des émotions que font les Samoans ou les Ifaluk, par contre, n'incluent aucune référence à des corrélats physiologiques : ils ne rapportent aucune sensation corporelle lorsqu'ils décrivent une émotion donnée, Mesquita et Frijda, 1994).

de l'émotion comme un épiphénomène superflu, dont le rôle n'est pas essentiel dans le processus émotionnel (LeDoux, 1996). Les raisons pour lesquelles cette vue est décidément incorrecte sont exposées ci-après.

2.5. Les niveaux de conscience dans l'expérience subjective

L'expérience consciente a un rôle important dans les émotions. Tout d'abord, sans expérience consciente il n'y a pas d'action ou mouvement intentionnel spontané (Dehaene & Naccache, 2001 ; Weiskrantz, 1997). Des patients *blindsight*, c'est-à-dire dont la cécité est due à des sections de la rétine, peuvent discriminer correctement des stimuli parvenant à ces sections quand on les invite à deviner ce que pourrait s'y trouver. Il en est de même quand la cécité est causée par interférence (par *backward masking*). Les patients peuvent éventuellement répondre correctement quand on leur demande de deviner. Néanmoins, ces directives sont essentielles, car si on ne lui demande pas de deviner, le sujet n'est pas spontanément curieux vis-à-vis de ce qu'il ne voit pas. Voir consciemment et être curieux : une capacité de première importance, même pour une souris ou un merle ! En deuxième lieu, l'inspection visuelle par le regard prolonge la durée de réception de l'information, la quantité d'information reçue, et l'étendue des rapports verbaux à autrui (Baars, 1997). De plus, en présence de stimuli agréables ou intéressants, des actions pour augmenter leur réception sont produites, *comme quand on fait couler le vin autour de sa langue ou que l'on regarde encore et encore une personne attrayante*. Ces actions ne sont pas vaines. Ce sont des actions appelées « mouvements d'acceptation » (Frijda, 1986). Elles forment ou renforcent un lien affectif et une inclination à retourner à l'interaction. Ce phénomène s'observe aux niveaux les plus bas des fonctions cognitives, comme l'enfant sans cortex cérébral qui sourit en tenant un bébé dans ses bras (Merker, 2007). Ces enrichissements d'information dans la mémoire ou le souvenir – et les sentiments donc – trouvent probablement leur base dans la récurrence d'activités neurales dans les mêmes réseaux de neurones (Edelman & Tonino, 2000 ; Lamme, 2006). Enfin, un dernier argument est celui de la recherche des plaisirs et le fait de prendre le temps et l'initiative de les expérimenter. Il n'y aurait aucune raison d'entreprendre des activités qui procurent du plaisir (assister à des spectacles, faire du sport, s'engager dans des interactions amicales) si on n'éprouvait aucun sentiment en les pratiquant . . . La raison de ces plaisirs provient de la satisfaction des intérêts concernés, lesquels sont définis par les états du sujet ou du monde en question. L'inverse

est vrai pour la douleur. Elle signale l'absence de satisfaction des intérêts, ou l'entrave à leur satisfaction. Aristote, dans son *Éthique à Nicomaque*, a présenté la raison des sentiments. Son explication reste valable. Les sentiments élémentaires – plaisir, douleur, désir – forment les moniteurs du fonctionnement du système animal en général, et résument le bilan du fonctionnement de toutes les fonctions en cours d'opération (Frijda, 2007).

Le recours au terme « consciente » nécessite quelques précisions. L'émotion procède de niveaux de conscience différents (Tcherkassof & Mondillon, 2013). Ces niveaux de conscience sont dits anoétique, noétique, et auto-noétique (Philippot, Douilliez, Baeyens, Francart, & Nef, 2003)¹⁴. Lorsqu'elle relève d'un niveau de conscience anoétique, l'émotion n'accède pas à la conscience (elle est non consciente). Elle est suscitée par un antécédent non conscient, c'est-à-dire que l'événement qui cause l'émotion est inconscient. L'émotion est bien présente car on en observe l'influence au plan cognitif (au niveau du raisonnement, de la catégorisation, des inférences, de la prise de décision, etc. ; cf. Damasio, 1995, qui a démontré le rôle clé des émotions dans les processus de décision ; voir aussi Channouf, 2006, pour une revue). De plus, certains de ses composants sont activés : on observe des manifestations physiologiques ou comportementales, par exemple. Cependant, la personne n'est pas capable de verbaliser sa réaction émotionnelle « au moment où elle se produit » et ne rapporte aucune expérience subjective émotionnelle. Ainsi, l'évaluation d'une boisson par des participants qui indiquent ne rien ressentir de particulier mais qui ont été soumis à une induction émotionnelle sans qu'ils en soient conscients était congruente avec la valence de l'induction (Winkielman & Berridge, 2004). L'émotion peut aussi relever d'un niveau de conscience dit noétique, sorte de conscience émotionnelle phénoménologique immédiate et non réflexive (Block, 2007). Par exemple, en matière de perception visuelle, le piéton, marchant dans la rue tout en étant absorbé dans une discussion et pourtant esquivant les obstacles (arbres, bancs publics, bornes à incendie, etc.), prouve l'existence d'une conscience des obstacles. Toutefois, le piéton n'a pas conscience *de* ces obstacles, il n'en *prend* pas conscience et ne les évite pas *sciemment* (et sera par exemple incapable de rappeler par la suite les obstacles rencontrés). Ce type de conscience a été démontré empiriquement par Dehaene, Changeux, Naccache, Sackur et Sergent (2006). Des études en neuro-imagerie leur

¹⁴La terminologie diverge selon les auteurs : Lane (2000) parle de conscience primaire et secondaire, Lambie & Marcel (2002) d'expérience de premier et de second ordre, Sartre (1939) de conscience irréflexive et réflexive.

ont permis de cerner un état d'activité préconscient transitoire au cours duquel l'information est potentiellement accessible, sans que le sujet y accède consciemment (cf. aussi Lamme, 2006). En matière émotionnelle, ce niveau de conscience constitue la forme la plus commune de l'expérience émotionnelle et caractérise l'expérience émotionnelle des jeunes enfants notamment. L'expérience subjective apparaît diffuse et inarticulée. Elle n'est pas verbalisable. Elle s'apparente, par exemple, à l'expérience directe du goût du vin, c'est-à-dire qu'elle relève de la seule sensation ou *qualia*. La personne n'identifie pas l'émotion qui l'affecte, tout comme le piéton n'identifie pas les obstacles. Elle est immergée dans son rapport à l'objet ici et maintenant (Frijda, 2005). C'est une conscience émotionnelle irréfléchie dans laquelle la personne et l'objet de l'émotion sont indissolublement unis (Sartre, 1939). Un truisme phénoménologique caractérise ce niveau de conscience : le monde ne *semble* pas comme ci ou comme ça ; il *est* comme ci ou comme ça – *vivre dans un enfer où il n'y a aucun moyen de s'échapper*. Dans le bonheur, le monde n'apparaît pas *comme s'il* était rempli de gens bons et beaux ; les gens *sont* bons et beaux. Ce niveau de conscience favorise la mise en œuvre de processus d'attributions afin de donner du sens à ce qui est ressenti (Schachter & Singer, 1962 ; Weiner, 1986) faisant alors passer l'expérience subjective au niveau auto-noétique. La conscience d'être le sujet d'une émotion clairement identifiée résulte de processus auto-noétiques ; c'est lorsque la personne prend conscience qu'elle est dans un état émotionnel particulier. Dans ce cas, elle peut verbaliser son état émotionnel : « je suis vraiment très en colère ». Il s'agit d'une conscience réflexive dans laquelle l'expérience émotionnelle est davantage articulée : l'un des (ou plusieurs) composants de l'émotion devient l'objet de réflexion. La personne prête attention à ses propres états et les interprète selon la théorie naïve des émotions à laquelle elle souscrit. Cette théorie naïve comporte les différents scripts en vigueur dans la culture de la personne et toutes les considérations de sens commun concernant le rôle des pensées, des sensations corporelles, des inclinations comportementales, etc., au sujet des émotions. Ainsi, Lambie et Marcel (2002) notent que les expériences subjectives de peur, d'anxiété et de tristesse sont davantage décrites par les Chinois, comparativement aux Américains blancs de classe moyenne, en termes de sensations corporelles et de concomitants interpersonnels et ne le sont jamais en termes de caractéristiques intrapsychiques (comme des pensées par exemple). En revanche, les descriptions des émotions que font les Samoans ou les Ifalukiens n'incluent aucune référence à des corrélats physiologiques (Mesquita & Frijda, 1992).

3. LES MANIFESTATIONS DE L'ÉMOTION

La notion de disposition à l'action devient plus explicite lorsqu'on examine les actions occasionnées par des événements émotionnels, et en particulier en examinant les expressions faciales et corporelles. Pour de nombreux auteurs de l'école néo-darwinienne américaine (par exemple Ekman, 1982 ; Tomkins, 1984), l'interprétation de ces « expressions » est souvent celle d'actions de communication servant à informer autrui de son émotion. Mais il est plus approprié de leur donner une tout autre interprétation. Il faut considérer ces mouvements comme des actions, ou parties d'actions, qui servent à établir ou modifier une relation avec un objet (Claparède, 1928 ; Dewey, 1894 ; Frijda, 1986 ; Kafka, 1950 ; McDougall, 1923 ; Ribot, 1907 ; Sartre, 1939 ; Wundt, 1900).

3.1. L'expression émotionnelle comme attitude relationnelle

Les émotions se conçoivent difficilement sans leur dimension expressive. Les actions déterminées par les dispositions à l'action montrent que les émotions ne sont pas que des perturbations internes, comme Descartes l'avait bien relevé. Elles représentent des phénomènes se déroulant entre un sujet et un objet, qu'il soit réel ou imaginé. Elles relèvent d'attitudes envers cet objet, dans la perspective de Bull (1951) et de Deonna et Teroni (2012), ou de positions adoptées envers l'objet (Frijda, 1953), des attitudes qui peuvent se manifester dans des actions réelles. Les dispositions ne sont pas des attitudes se déployant au sein du sujet. Elles ne se déploient pas *dans* le sujet. Elles se déploient *entre* le sujet et l'objet. *On essuie une remarque offensante et on y répond par une action destinée à blesser l'offenseur et à le décourager de persister dans son action.* Les dispositions à l'action instituent un certain type de relation avec l'environnement. C'est pourquoi l'émotion est un processus relationnel. Elle se déroule *entre* le sujet et l'objet. Elle est dans cette relation agissante.

Le terme « expressif » signifie que la compréhension du comportement implique la compréhension de la signification du comportement. L'observateur ne perçoit pas le comportement expressif comme un mouvement vain ou insignifiant. Comme l'ont souligné les approches gibsonienne, mais aussi gestaltistes et phénoménologiques, en matière de perception, la signification est inhérente au phénomène expressif. Elles indiquent par là le caractère sémiotique de la perception, c'est-à-dire que ce qui est perçu l'est toujours comme expression qui « fait sens »

(Visetti & Rosenthal, 2006). Tout comportement est porteur de sens, il véhicule des significations, c'est pourquoi il est dit « expressif ». De quelle façon ? Tout d'abord, la *Gestalt* psychologie a mis en exergue le fait que l'enchaînement des mouvements est pourvu d'organisation unitaire (Kölher, 1929). La conduite d'une personne est organisée de manière à concorder avec l'organisation de son projet motivationnel en cours. Il y a continuité de ses intentions. Cette organisation est perçue par autrui, c'est-à-dire que le comportement « exprime » cette organisation. Les mouvements apparaissent comme un courant cohérent de faits visuels. Plus précisément, le comportement expressif se présente sous la forme d'un flux continu et, par conséquent, en tant que flux continu, il parvient à l'observateur comme « un tout » (Toniolo, 2009). Son caractère cinétique est fondamental : la dynamique motrice du comportement expressif participe de son organisation. Toute rupture de continuité de ce flux, c'est-à-dire toute modification du « fil » de la conduite, traduit la mise en place d'une nouvelle organisation motivationnelle, d'un nouvel état intentionnel. Cette discontinuité est comprise comme telle par l'observateur. Notons que la discontinuité ne doit pas seulement être conçue comme un changement brutal ou radical du flux comportemental. La rupture de continuité se traduit aussi par le changement de rythme et/ou d'intensité. Lambie et Marcel (2002) évoquent à cet égard les qualités « prosodiques » des comportements émotionnels. Comme le souligne Kölher (1929), l'expression émotionnelle partage les caractéristiques de l'expression musicale. De la même façon que les indications de mouvement, de phrasé et de nuance figurant sur la partition permettent à l'interprète de conférer toute son expression à la musique, mouvement, phrasé et nuance confèrent toute son expressivité au comportement. En musique, le mouvement (ou *tempo*) désigne l'allure à laquelle une mélodie doit être interprétée. Il correspond au rythme de battement de métronome : *allegro* (animé) par exemple. Le phrasé, lui, se rapporte aux fluctuations dynamiques (les changements de *tempo* : *accelerando* par exemple). De même, dans le domaine comportemental, le mouvement expressif peut durer ou non, peut apparaître brusquement ou plus graduellement. *Au fur et à mesure que s'installe le souvenir de l'injustice dont elle a été victime, la personne marchera avec une vitesse croissante, au rythme de son indignation grandissante.* Dans la dynamique musicale, les nuances désignent la variation d'intensité d'une note (ou d'un accord, d'une phrase, etc.) : *sforzando* (c'est-à-dire accentuation soudaine d'intensité) par exemple. Les termes *crescendo* et *diminuendo* correspondent aux changements progressifs d'intensité. *La personne exaspérée de devoir répéter sa réponse à son auditeur inattentif la criera violemment en dernière instance.* Ainsi, les propriétés

temporelles du mouvement de même que celles relatives à ses nuances renvoient au mode intentionnel du comportement expressif.

Le caractère intentionnel du comportement expressif renvoie au fait que le comportement est saisi comme interactif. La perception du mouvement est la perception d'une relation¹⁵. En situation réelle, l'observateur perçoit le sujet comme se comportant dans un contexte donné et comme réagissant à ce contexte (*c'est-à-dire* le système sujet–objet). Aussi le sujet est-il perçu comme interagissant avec son environnement, comme répondant activement à quelque événement de son environnement (comme prêtant attention à quelque chose, comme ayant un mouvement de recul face à quelque chose...). *Lorsqu'on voit que les yeux d'une personne s'orientent dans une direction particulière, ce qui se trouve dans cette direction est aussitôt mis en rapport avec ses yeux, son visage et l'ensemble de sa personne.* Autrement dit, les traits du visage du sujet et/ou la position des membres de son corps sont pourvus d'un contenu intentionnel. Par exemple, des yeux grands ouverts et des sourcils levés ne sont pas de simples globes luisants surmontés d'une touffe de poils. Ils sont pourvus de référence intentionnelle : ces yeux regardent quelque chose ou quelqu'un. Par conséquent, la signification d'un comportement expressif (expression faciale ou posturale) correspond à son caractère « intentionnel », c'est-à-dire impliquant une relation entre un sujet et un objet vers lequel le sujet s'oriente. Kölher (1929) souligne que cette mise en relation sujet–objet est l'un des principes perceptifs mis en avant par la *Gestalt* psychologie (le groupement perceptif). Cela est également vrai lorsque, par exemple, la personne s'écarte. Ici encore, la référence à un objet apparaît clairement à l'observateur. Si la personne s'écarte, c'est qu'elle évite quelque chose. Le sujet est perçu comme répondant activement à quelque événement de son environnement et non comme « un-individu-exprimant-une-émotion » (c'est-à-dire comme signalant quelque état émotionnel interne). Du reste, la perception de la signification émotionnelle n'est pas d'ordre sémantique, elle n'implique pas nécessairement l'attribution d'un état interne. Les enfants de quatorze mois (donc non verbalisés) de l'étude de Gergely, Bekkering et Király (2002) dégageaient l'intention des actions qu'ils observaient chez des adultes pour élaborer leurs propres actions (*cf.* aussi Rossano, 2012). L'expression perçue ne va donc pas au-delà du fait perceptuel. Comme l'affirme Toniolo (2009), le comportement expressif « donne lieu à une connaissance subjective au sens phénoménologique du terme. Il parvient à la conscience de celui qui le perçoit comme un

¹⁵ Comme la mélodie est l'interrelation perçue entre les notes.

donné immédiat exempt de médiation conceptuelle ». Ainsi, le visage ou les gestes d'autrui ne sont pas vus comme isolés mais comme une Gestalt, c'est-à-dire « une-personne-en-mouvement-dans-une-certaine-situation » et interprétée comme telle. L'intentionnalité qui est, comme on l'a vu plus haut, au cœur de l'émotion est également au cœur de l'interprétation de son expression. C'est pourquoi l'on peut avancer que la signification reconnue dans un comportement expressif est la préparation à l'action du sujet, c'est-à-dire la façon dont il se relie (ou ne se relie pas) à son environnement à un moment donné. En effet, le comportement expressif est perçu immédiatement dans sa dimension intentionnelle. De fait, lorsqu'on compare le taux de reconnaissance d'expressions faciales d'émotions mesurée soit par l'assignation de modes de dispositions à l'action soit par celle de noms d'émotions, les résultats montrent que les taux de reconnaissance sont équivalents (Tcherkassof, 1999 ; Tcherkassof & de Suremain, 2005). La reconnaissance de la signification d'un comportement expressif correspond donc à la reconnaissance de la préparation du sujet à établir une relation avec l'environnement, et surtout à la reconnaissance de la forme de la relation (approcher, rejeter, se cacher, se soumettre). De la sorte, émotions et comportement expressif sont étroitement liés car les émotions, précisément, sont des dispositions à l'action.

Les phénomènes expressifs (les gestes, la démarche, les jeux de physionomie, le ton de la voix, la prosodie) reflètent toute la complexité des dispositions émotionnelles : le mélange d'attrait et de répulsion, de curiosité et de méfiance, une bienveillance mêlée de froideur, une cordialité un peu dédaigneuse, etc. *On peut rire d'un trait d'humour sans se départir tout à fait de son angoisse d'un bilan de santé ; on peut s'attrister du malheur d'autrui sans se départir tout à fait de son bonheur d'être enceinte.* L'expression émotionnelle peut se comparer à un langage dont les réflexes, tombés pour la plupart sous la dépendance de la volonté, en composeraient le vocabulaire et dont la syntaxe, naturelle chez l'animal, serait chez l'être humain, en grande partie socialisée. *Par exemple, lorsqu'une personne peu ou pas familière s'approche de lui, l'enfant soit détourne son regard, soit s'éloigne, soit se dissimule derrière les jupes de sa mère. Dès que l'on cesse de s'occuper de lui, il jette de temps à autre un regard furtif du côté de l'intrus.* Le sens apparent de cette conduite est très clair et se perçoit directement : ce n'est pas tant une réaction de timidité ou de peur qu'une réaction de dissimulation. Pour Burloud (1938), il s'agit très probablement là d'une réaction instinctive accordée, dans le passé ancestral, à l'expérience de longues générations d'individus qui ont appris à leurs dépens le danger de se livrer naïvement à autrui, prédateur en puissance. Ainsi, des correspondances fonctionnelles établies par la mémoire, par

les habitus et par l'hérédité relie un comportement expressif aux dispositions émotionnelles qu'il manifeste extérieurement (voir aussi Oatley et Jonhson-Laird, 1987). Bien que l'expression émotionnelle puisse se comparer à un langage, les signes qui composent ce langage n'appellent pas une lecture analytique. Les comportements expressifs ne sont pas tout d'abord saisis dans leur morphologie, morphologie qui serait ensuite interprétée. Les expressions faciales, par exemple, ne sont pas de simples suites d'unités d'actions (*cf.* les *Actions Units* du FACS d'Ekman et Friesen, 1978) dont la configuration morphologique à un instant t serait le prototype d'une émotion donnée et par conséquent identifiée comme telle. Les conduites expressives, expressions faciales comprises, réorganisent le champ de l'observateur et établissent une *Gestalt*, comme la succession de notes de musiques établit une mélodie. C'est pourquoi même l'émotion d'expressions « inauthentiques » peut malgré tout être reconnue. Ainsi, Guillaume Duchenne de Boulogne, neurologue du XIX^e siècle, explique dans son ouvrage sur l'expression des passions que l'artiste ayant façonné la fameuse sculpture antique du *Laocoon*, exposée au musée du Vatican, a commis une erreur de modelage puisqu'aucun visage ne saurait exprimer l'expression émotionnelle arborée. En effet, aucune contraction musculaire ne saurait la produire. Il rectifie la « faute » en présentant une statue ayant une tête identique mais dont le visage est modelé en respectant la physiologie des mouvements expressifs de la face. Sa démonstration prête à réflexion : bien qu'aucun système d'analyse objectif ne puisse coder les éléments faciaux discordants d'un visage tel que celui du *Laocoon*, n'importe qui est pourtant en mesure de reconnaître la douleur morale et le désespoir qu'il exprime admirablement . . .

3.2. L'émotion : un patron de réponses multi-composantielles

Concevoir l'émotion comme patron de réponses multi-composantielles permet de rendre compte de la grande variété des manifestations émotionnelles. Dans le langage courant, le mot « émotion » est utilisé pour désigner des réponses manifestant l'excitation vigoureuse du système nerveux autonome et autres mouvements véhéments comme des grimaces faciales, gestes prononcés des mains, gesticulations des bras, courir à toute vitesse, donner des coups de poing, fracasser des plats, crier à voix haute . . . Mais les cinq modalités de base peuvent se manifester de façons bien différentes. Il y en a autant de manifestations simples et subtiles que de grossières, amples ou violentes. Certaines peuvent être élaborées, d'autres fragmentaires : *un battement de paupières en réponse à une remarque*

dénigrante, un froncement des sourcils à peine perceptible lors d'un souvenir douloureux, l'interruption de ses pensées pour regarder brièvement dans le vide, ou un simple regard foudroyant adressé à son contradicteur lors de la colère. Le plus dissimulé des composants est celui des réactions limitées aux actions neuronales, comme celles observées et enregistrées lors des expériences de Jeannerod (2006), et qui ne se manifestent peut-être que seulement au sujet à travers ses sentiments conscients. L'occurrence d'une émotion peut ne consister qu'en une seule action impulsive, ou en une suite d'actions qui partagent la même modification de relation, comme dans une querelle où insultes, reproches, coups et menaces s'enchaînent. Les suites d'actions peuvent manifester une préséance radicale, ou montrer une certaine retenue ou contrôle, celle qui adoucit les reproches et modère la violence ou transforme la brutalité de l'approche érotique en la rendant douce et gentille. Les actions peuvent également ne consister qu'en une seule fraction d'action, comme les yeux devenant juste humides ou l'attitude du corps seulement un peu tendue. Une expérience d'émotion peut encore être limitée à des expériences conscientes de l'évaluation d'un événement ou d'une disposition à l'action, sans qu'il n'y ait aucune activité motrice. C'est le cas lors de l'observation attentive des mouvements d'autrui, qui donne lieu aux activités de « neurones de miroir » (Rizzolatti *et al.*, 1999), et lors des « émotions raffinées » (Frijda & Sundararajan, 2007), c'est-à-dire des émotions entièrement virtuelles, suscitées lors de l'imagination d'une action ou évoquées par l'empathie avec une personne perçue ou par une description verbale (Frijda, 2013).

L'« émotion » peut dès lors être définie par des manifestations prononcées, comme les grandes agitations, autant que par des manifestations bien moins saisissantes voire modestes, mais traduisant toujours l'une des modalités de base. Ainsi, certains épisodes de chagrin sont trop grands pour les larmes ; certaines marques d'amour ne se manifestent que par une caresse fugace ou par « une attention et une rêverie que la passion seule peut donner » (Madame de La Fayette, *La princesse de Clèves*). Quoi qu'il en soit, le mot « émotion » est généralement réservé pour les réponses multi-composantielles d'une durée plus ou moins brève – entre quelques secondes et plusieurs jours. C'est la durée des réponses aiguës telles que les excitations du système nerveux autonome, les dispositions à l'action et autres engagements interactifs avec un antécédent émotionnel.

Mais les effets de telles réponses ne se limitent pas à leur phase aiguë. Elles laissent des traces cognitives et sociales durables. De fait, un prolongement caractéristique de tout épisode émotionnel est le partage social des émotions qui s'en ensuit (quasi) inévitablement (Rimé, 2009). Elles entraînent aussi des changements dans la relation à l'objet. *La*

rencontre avec l'ami avec qui l'on vient de se quereller est dorénavant plus réservée. On pourrait appeler ces traces des « attitudes affectives latentes ». Le patron d'évaluation préalable à l'épisode émotionnel est dorénavant modifié. Ce nouveau patron suscite désormais une nouvelle disposition à éprouver certaines émotions – ou attitudes corporelles – envers l'objet. La seule mention du nom de l'ami provoque maintenant une froideur qui n'existait pas avant.

4. CONCLUSION

La psychologie oscille depuis toujours entre une approche physiologique de l'émotion et une approche intellectualiste, négligeant ainsi, dans la vie affective, ce qui est authentiquement affectif. Dans la vie courante, le terme *émotion* désigne en premier lieu des phénomènes expérientiels « extra » ordinaires. Comme l'ont souligné Aristote ou Descartes, ces phénomènes sont marqués par une dimension cinesthésique qui leur est caractéristique. En effet, les ressentis émotionnels sont des perceptions de l'engagement dynamique du corps dans l'interaction. Pourtant, la qualité cinesthésique des émotions a toujours été délaissée par la plupart des théories psychologiques. Cet article présente les arguments plaidant en faveur d'un modèle perceptif de l'émotion qui trouve sa place entre une vision naturaliste et une vision intellectualiste. Ce modèle perceptif, qui s'inscrit dans une conception relationnelle du concept d'émotion, explicite le lien entre intentionnalité et phénoménologie, deux dimensions des émotions que les théories psychologiques ont jusqu'à présent peiné à concilier. Il accorde un rôle central à la cinesthésie, faisant de l'émotion une relation sujet–objet transitoire conçue dans un système perception–action (Warren, 2006).

Cette contribution propose ainsi des arguments en faveur de l'idée que les émotions sont des attitudes corporelles exprimant la relation du sujet à l'objet émotionnel. Ces arguments sont basés sur les récentes avancées des sciences cognitives notamment en matière de cognition incarnée. Ces avancées dictent l'abandon d'une description catégorielle en faveur d'une description fonctionnelle des émotions. En effet, le recours au concept de « fonction » permet de délaissier celui de « substance » auquel Ernst Cassirer (1908) avait recours et à sa suite de nombreux psychologues. La psychologie d'inspiration naturaliste a fait de l'émotion une substance, substance qui « saisit » la personne. L'émotion ne saisit pas. Elle n'envahit pas. Elle ne s'installe pas « en transit ». L'émotion s'incarne. Elle se matérialise sous

la forme d'une relation à l'objet. L'émotion est l'attitude prise vis-à-vis de l'objet qui requiert cette réponse, elle est la disposition à l'action requise par l'objet. Les émotions sont ainsi des relations transitoires, ce sont des rapports à l'objet à un moment donné. L'attitude adoptée constitue le rapport à l'objet instauré par la personne. L'attitude est une mise en relation ; et la perception de l'attitude est la perception de cette relation. C'est pourquoi tout comportement a un sens, sens qui est saisi par l'observateur. Le sens n'est pas surajouté : *l'enfant qui pleure son doudou perdu n'est pas un enfant qui « exprime » sa « tristesse », c'est un enfant désespéré*. La tristesse n'est pas une substance qui viendrait saisir l'enfant et s'exprimer « à ses dépens ». Les pleurs de l'enfant relèvent d'une sémiologie, *c'est-à-dire* un ensemble « signe–contexte–signification » (Rosenthal & Visetti, 2010). Le comportement expressif de l'enfant traduit son attitude, sa relation à l'objet, qui est ici une relation de perte.

Les avancées actuelles des sciences cognitives soulignent le soubassement moteur des émotions et étayent la conception relationnelle présentée ici. L'approche neuro-phénoménale soutenue par Northoff (2012), en particulier, élargit le concept de cognition incarnée en défendant l'idée que les émotions sont constituées de la relation triadique environnement–corps–cerveau. Les données issues des recherches en neuro-imagerie sur les mécanismes neuronaux sous-tendant les émotions montrent ainsi que la relation entre l'environnement, le corps et le cerveau est constitutive de l'expérience subjective émotionnelle. De sorte que les différentes émotions (ou expériences subjectives émotionnelles) reflètent les différentes relations sujet–objet, *c'est-à-dire* les différentes façons relations au monde du sujet, dont les termes pour les désigner varient selon les cultures humaines.

Ce que le langage courant désigne par « émotion » sont des ensembles de phénomènes comportementaux et expérientiels. Dans cet article, les noms d'émotions – joie, tristesse, peur, etc. – pourraient disparaître. Ce que ces noms du langage courant visent à indiquer est ici remplacé par les modalités et fonctions sous-jacentes. Cette approche permet de dépasser la controverse de la définition de l'émotion dans laquelle la psychologie s'est longtemps enlisée. Aucune définition ne pourra jamais inclure tous les exemplaires émotionnels, car il est impossible de fournir des descriptions uniformes complètes des exemplaires de « tristesse », « colère », « peur », « honte », et de leurs équivalents dans d'autres langages. Il n'est pas possible non plus de fournir des taxonomies exhaustives d'exemplaires discrets. C'est ce qu'ont notamment souligné Barrett (2006), Russell (2003) et Scherer

(2005). Dans la présente approche du processus émotionnel, les notions de modalités ou de fonctions peuvent être appliquées à différents niveaux d'analyse, du social au neuronal en passant par le niveau interactionnel.

Reçu le 29 mai 2013.

Révision acceptée le 25 novembre 2013.

BIBLIOGRAPHIE

- Anelli, F., Borghi, A. M., & Nicoletti, R. (2012). Grasping the pain: Motor resonance with dangerous affordances. *Consciousness and Cognition*, *21*, 1627-1639.
- Baars, B. J. (1997). *In the theater of consciousness: The workspace of the mind*. New York: Oxford University Press.
- Bargh, J. A. (1997). *The automaticity of everyday life*. In R. S. Wyer (Ed.), *Advances in social cognition* (Vol. 10, pp. 1-61). Hillsdale, NJ: Erlbaum.
- Barrett, L. F. (2006). Emotions as natural kinds? *Perspectives on Psychological Science*, *10*, 20-46.
- Berridge, K. C. (2007). The debate over dopamine's role in reward: The case for incentive salience. *Psychopharmacology*, *191*, 391-431.
- Block, N. (2007). Consciousness, accessibility, and the mesh between psychology and neuroscience. *Behavioral and Brain Sciences*, *30*, 481-548.
- Bull, N. (1951). The attitude theory of emotion. *The Journal of Nervous and Mental Disease*, *81*.
- Burloud, A. (1938). *Principes d'une psychologie des tendances*. Paris : Alcan.
- Carver, C. S., & Scheier, M. F. (1990). Origins and functions of positive and negative affect: A control-process view. *Psychological Review*, *97*, 19-35.
- Channouf, A. (2006). *Les émotions. Une mémoire individuelle et collective*. Sprimont, Belgique : Mardaga.
- Claparède, E. (1928). Emotions and feelings. In M. L. Reymert (Ed.), *Feelings and emotions: The Wittenberg symposium*. (pp. 124-139). Worcester, Mass. Clark University Press.
- Coan, J. A. (2010). Emergent ghosts of the emotion machine. *Emotion Review*, *2*, 274-285.
- Coello, Y., Bourgeois, J., & Iachini, T. (2012). Embodied perception of reachable space: how do we manage threatening objects? *Cognitive Processing*, *13* (Suppl.1), 131-135.
- Colombetti, G. (2007). Enactive appraisal. *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, *6*, 527-546.
- Colombetti, G., & Thompson, E. (2005). Enacting emotional interpretations with feeling. *Behavioral and Brain Sciences*, *28*, 200-201.
- Dehaene, S., & Naccache, L. (2001). Towards a cognitive neuroscience of consciousness. Basic evidence and a workspace framework. *Cognition*, *19*, 1-37.
- Dehaene, S., Changeux, J.-P., Naccache, L., Sackur, J., & Sergent, C. (2006). Conscious, preconscious, and subliminal processing: A testable taxonomy. *Trends in Cognitive Sciences*, *10*, 204-211.

- Deonna, J. A., & Teroni, F. (2008). *Qu'est-ce qu'une émotion ?* Paris : Vrin.
- Deonna, J. A., & Teroni, F. (2012). *The emotions. A philosophical introduction*. New York : Routledge.
- Dewey, J. (1894). The theory of emotion: I. Emotional attitudes. *Psychological Review*, 1, 553-569.
- Döring, S. (2009). The logic of emotional experience: Noninferentiality and the problem of conflict without contradiction. *Emotion Review*, 1, 240-247.
- Dumouchel, P. (2002). Émotion et perception : Étude critique de Tappolet, Christine, Émotions et valeurs, Paris, PUF, 2000. *Philosophique*, 29/2, 371-381.
- Edelmann, R. J., & Baker, S. R. (2002). Self-reported and actual physiological responses in social phobia. *British Journal of Clinical Psychology*, 41, 1-14.
- Edelman, G. M., & Tononi, G. (2000). *Consciousness: How matter becomes imagination*. London: Penguin.
- Ekman, P. (1982). *Emotion in the human face*. Cambridge, England: Cambridge University Press.
- Ekman, P., & Friesen, W. V. (1978). *The facial action coding system*. Palo Alto, CA: Consulting Psychologists Press.
- Ellsworth, P. C., & Scherer, K. R. (2003). Appraisal processes in emotion. In R. Davidson, K. R. Scherer, & H. H. Goldsmith (Eds.), *Handbook of the affective sciences* (pp. 572-596). Hillsdale, NJ: Erlbaum.
- Frankfurt, H.G. (1988). *The importance of what we care about*. New York: Cambridge University Press.
- Frijda, N. H. (1953). The understanding of facial expression of emotion. *Acta Psychologica*, 9, 294-362.
- Frijda, N. H. (1986). *The emotions*. Cambridge, England: Cambridge University Press.
- Frijda, N. H. (2003). Passions : l'émotion comme motivation. In J.-M. Colletta et A. Tcherkassof (Eds.), *Les émotions. Cognition, langage et développement* (pp. 15-32). Sprimont: Mardaga.
- Frijda, N. H. (2005). Emotion experience. *Cognition and Emotion*, 19, 473-497.
- Frijda, N. H. (2007). *The laws of emotion*. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates.
- Frijda, N. H. (2010). Not passion's slave. *Emotion Review*, 2, 68-75.
- Frijda, N. H. (2010). Impulsive action and motivation. *Biological Psychology*, 84, 570-579.
- Frijda, N. H. (2012). Recognition of emotion in others. In F. Paglieri (Ed.), *Consciousness in interaction. The role of the natural and social context in shaping consciousness* (pp. 237-256). Amsterdam: John Benjamins.
- Frijda, N. H. (2013). Emotion regulation: Two souls in one breast? In D. Hermans, B. Rimé & B. Mesquita (Eds.), *Changing Emotions*. Hove: Psychology Press.
- Frijda, N. H., & Mesquita, B. (2000). Beliefs through emotions. In N. H. Frijda, A. R. S. Manstead, & S. Bem (Eds.), *Emotions and beliefs: How emotions influence thought* (pp. 45-77). Cambridge: Cambridge University Press.
- Frijda, N. H., & Parrott, W. G. (2011). Basic emotions or Ur-emotions? *Emotion Review*, 3, 406-415.
- Frijda, N. H., & Sundararajan, L. (2007). Emotion refinement. *Perspectives on Psychological Science*, 2, 227-241.
- Gergely, G., Bekkering, H., & Király, I. (2002). Rational imitation in preverbal infants. *Nature*, 415, 755.
- Gibson, J. J. (1979). *The ecological approach to visual perception*. Boston: Houghton Mifflin.
- Goldie, P. (2009). Getting feelings into emotional experience in the right way. *Emotion Review*, 1, 232-239.
- Grandjean, D., & Scherer, K.R. (2008). Unpacking the cognitive architecture of the emotion process. *Emotion*, 8, 341-352.

- Gray, J. A., & McNaughton, N. (2000). *The neuropsychology of anxiety*. Oxford: Oxford University Press.
- Helmholtz, H. (1860/1962). *Handbuch der physiologischen optik* (Southall, J. P. C. (Ed.), English trans.), Vol. 3. New York: Dover.
- Izard, C. E. (1977). *Human emotions*. New York: Plenum Press.
- Jackendoff, R. (2007). *Language, consciousness, culture: Essays on mental structure*. Cambridge, Mass.: MIT Press.
- James, W. (1894). The physical basis of emotion. *Psychological Review*, 1, 516-529, réimprimé par *Psychological Review*, 1994, 101, 205-210.
- Jeannerod, M. (2006). *Motor cognition: What actions tell the self*. Oxford: Oxford University Press.
- Kafka, G. (1950). Über Uraffekte. *Acta Psychologica*, 7, 257-278.
- Kahneman, D. (2011). *Thinking, Fast and Slow*. New York, NJ: Farrar, Straus and Giroux.
- Kölher, W. (1929/1964). *Gestalt Psychology/Psychologie de la forme*. Paris : Gallimard.
- Lambie, J. A., & Marcel, A. J. (2002). Consciousness and the varieties of emotion experience: A theoretical framework. *Psychological Review*, 109, 219-259.
- Lamme, V. A. F. (2006). Towards a true neural stance on consciousness. *Trends in Cognitive Science*, 10, 494-501.
- Lazarus, R. S. (1991). *Emotion and adaptation*. New York: Oxford University Press.
- Le Breton, D. (1998). *Les passions ordinaires. Anthropologie des émotions*. Paris : Armand Colin.
- LeDoux, J. (1996). *The emotional brain*. New York: Simon & Shuster.
- Lelord, F., & André, C. (2001). *La force des émotions*. Paris : Odile Jacob.
- Lhermitte, F. (1983). "Utilization behaviour" and its relation to lesions of the frontal lobes. *Brain*, 106, 237-255.
- Luyat, M., & Regia-Corte, T. (2009). Les affordances : de James Jerome Gibson aux formalisations récentes du concept. *L'Année Psychologique*, 109, 297-332.
- McDougall, W. (1923). *Outline of psychology*. New York: Scribner.
- Merker, B. (2007). Consciousness without a cerebral cortex: A challenge for neuroscience and medicine. *Behavioral and Brain Sciences*, 30, 63-81.
- Mesquita, B., & Frijda, N. H. (1992). Cultural variations in emotions: A review. *Psychological Bulletin*, 112, 179-204.
- Mesquita, B., & Frijda, N. H. (2011). An emotion perspective on emotion regulation. *Cognition and Emotion*, 25, 782-784.
- Murray, H. A. (1938). *Explorations in Personality*. New York: Oxford University Press.
- Niedenthal, P. M. (2007). Embodying emotion. *Science*, 316, 1002-1005.
- Nisbett, R. E., & Wilson, T. D. (1977). Telling more than we can know: Verbal reports on mental processes. *Psychological Review*, 84, 231-259.
- Noë, A. (2004). *Action in perception*. Cambridge MA: MIT Press.
- Northoff, G. (2012). From emotions to consciousness—A neuro-phenomenal and neuro-relational approach. *Frontiers in Psychology*, 3, 303, 1-17.
- Oatley, K., & Duncan, E. (1992). Incidents of emotion in daily life. In K. Strongman (Ed.), *International review of studies of emotion*. Vol. 2. (pp. 249-294). Chichester: Wiley.
- Oatley, K., & Johnson-Laird, P. N. (1987). Towards a cognitive theory of emotions. *Cognition and Emotion*, 3, 125-137.
- Panksepp, J. (1998). *Affective neuroscience: The foundations of human and animal emotions*. New York : Oxford University Press.
- Philippot, P. (1997). Schèmes cognitifs et expérience émotionnelle : le cas des

- sensations corporelles. In J.-P. Leyens et J.-L. Beauvois (Eds.), *La psychologie sociale. Tome III : L'ère de la cognition* (pp.118-120). Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Philippot, P., Douilliez, C., Baeyens, C., Francart, B., & Nef, F. (2003). Le travail émotionnel en thérapie comportementale et cognitive : vers une psychothérapie expérientielle. *Cahiers Critiques de Thérapie Systémique*, 29, 87-122.
- Plutchik, R. (1980). *Emotions: A psycho-evolutionary synthesis*. New York: Harper & Row.
- Ribot, T. A. (1907/2007). *Essai sur les passions*. Paris : Alcan/L'Harmattan.
- Ridderinkhof, K. R., Forstmann, B. U., Wylie, S. A., Burle, B., & van den Wildenberg, W. P. M. (2011). Neurocognitive mechanisms of action control: resisting the call of the Sirens. *Cognitive Science*, 2, 174-192.
- Rietveld, E. (2008). Situated normativity: The normative aspect of embodied cognition in unreflected action. *Mind*, 117, 974-1001.
- Rimé, B. (2005). *Le partage social des émotions*. Paris : PUF.
- Rimé, B. (2009). Emotion elicits the social sharing of emotion: Theory and empirical review. *Emotion Review*, 1, 60-85.
- Rimé, B., Philippot, P., & Cisamolo, D. (1990). Social schemata of peripheral changes in emotion. *Journal of Personality and Social Psychology*, 59, 38-49.
- Robbins, T. W., & Everitt, B.J. (2007). A role for mesencephalic dopamine in activation: commentary on Berridge (2006). *Psychopharmacology*, 191, 433-437
- Rosenthal, V., & Visetti, Y.-M. (1999). Sens et temps de la Gestalt. *Intellectica*, 1, 147-227.
- Rosenthal, V., & Visetti, Y.-M. (2006). Les contingences sensorimotrices de l'énaction. *Intellectica*, 1, 105-116.
- Rosenthal, V., & Visetti, Y.-M. (2010). Expression et sémiose : pour une phénoménologie sémiotique. *Rue Descartes*, 70, 26-63.
- Rossano, M. J. (2012). The essential role of ritual in the transmission and reinforcement of social norms. *Psychological Bulletin*, 138, 529-549.
- Russell, J. A. (2003). Core affect and the psychological construction of emotion. *Psychological Review*, 110, 145-172.
- Sartre, J.-P. (1939/1960). *Esquisse d'une théorie des émotions*. Paris : Hermann.
- Schachter, S., & Singer, J. E. (1962). Cognitive, social, and physiological determinants of emotional state. *Psychological Review*, 69, 379-399.
- Scherer, K. R. (1984). On the nature and function of emotion: A component approach. In K. Scherer & P. Ekman (Eds.), *Approaches to emotion*. Hillsdale, NJ: Erlbaum.
- Scherer, K. R. (1994). Toward a concept of "modal emotions". In P. Ekman & R. J. Davidson (Eds.), *The nature of emotion: Fundamental questions* (pp. 25-31). New York: Oxford University Press.
- Scherer, K. R. (2005). What are emotions? And how can they be measured? *Social Science Information*, 44, 4, 695-729.
- Scherer, K. R. (2009). The dynamic architecture of emotion: Evidence for the component process model. *Cognition and Emotion*, 23, 1307-1351.
- Scherer, K. R., & Ellsworth, P. C. (2009). Appraisal theories. In D. Sander & K. R. Scherer, *The Oxford companion to emotion and the affective sciences* (pp. 45-49). New York: Oxford University Press.
- Schwartz, S. H., & Boehnke, K. (2004). Evaluating the structure of human values with confirmatory factor analysis. *Journal of Research in Personality*, 38, 230-255.
- Schwartz, S. H. (1992). Universals in the content and structure of values: Theoretical

- advances and empirical tests in 20 countries. *Advances in Experimental Social Psychology*, 25, 1-65.
- Stoffregen, T. A. (2003). Affordances as properties of the animal-environment system. *Ecological Psychology*, 15, 115-134.
- Stoffregen, T. A. (2004). Breadth and limits of the affordance concept. *Ecological Psychology*, 16, 79-85.
- Tan, E. S. H., & Frijda, N. H. (1999). Sentiment in film viewing. In C. Plantinga & G. Smith (Eds.), *Passionate views: film, cognition, and emotion* (pp. 48-64). Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- Tcherkassof, A. (1999). Les indices de préparation à l'action et la reconnaissance des expressions émotionnelles faciales. *Revue Européenne de Psychologie Appliquée*, 49, 99-105.
- Tcherkassof, A., & Mondillon, L. (2013). Les émotions. In L. Bègue & O. Desrichard (Eds.), *Psychologie Sociale. La nature sociale de l'être humain*. Bruxelles : De Boeck.
- Tcherkassof, A., & de Suremain, F. (2005). Burkina Faso and France: A cross-cultural study of the judgment of action readiness in facial expressions of emotions. *Psychologia*, 48, 317-334.
- Toates, F. M. (1986). *Motivational systems*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Tomkins, S. S. (1984). Affect theory. In K. R. Scherer & P. Ekman (Eds.), *Approaches to emotion*. Hillsdale, NJ: Erlbaum.
- Toniolo, A.-M. (2009). Le comportement : entre perception et action, un concept à réhabiliter. *L'Année Psychologique*, 109, 155-193.
- Varela, F., Thompson, E., & Rosch, E. (1991). *The Embodied Mind*. Cambridge MA: MIT Press.
- Wallon, H. (1934). *Les origines du caractère chez l'enfant*. Paris : PUF.
- Warren, W. H. (2006). The dynamics of perception and action. *Psychological Review*, 113, 358-389.
- Weiner, B. (1986). *An attributional theory of motivation and emotion*. New York: Springer-Verlag.
- Weiskrantz, L. (1997). *Consciousness lost and found: A neuropsychological exploration*. Oxford: Oxford University Press.
- Wierzbicka, A. (1999). *Emotions across languages and cultures: Diversity and universals*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- Winkielman, P., & Berridge, K. C. (2004). Unconscious emotion. *Current Directions in Psychological Science*, 13, 120-123.
- Wundt, W. (1900). *Die Sprache*. Vol I. Leipzig: Kröner.
- Zajonc, R. B. (1984). On the primacy of affect. *American Psychologist*, 39, 117-123.

